



OKAKURA
Kakuzô
**Le Livre
du thé**



Picquier poche

Extrait de la publication

OKAKURA Kakuzô

Le Livre du thé

**Préface et postface de
Sen Soshitsu XV**

**Traduit de l'anglais par
Corinne Atlan et Zéno Bianu**



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *The Book of Tea*

- © Préface et postface : Urasenke Foundation
Published by arrangement with Kodansha International, Ltd
- © 1996, Editions Philippe Picquier,
pour la traduction en langue française
- © 1998, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles Cedex

En couverture : © D. R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-541-4
ISSN : 1251-6007

PRÉFACE

Depuis près d'un siècle, *Le Livre du thé* d'Okakura Kakuzô offre une introduction des plus subtiles – en langue anglaise de surcroît – à la vie et à la pensée asiatiques. Assurément, cette œuvre de pionnier, qui a permis naguère de jeter un pont entre l'Orient et l'Occident, peut encore éclairer notre modernité. Si elle surprit autrefois ses lecteurs par l'exotisme de son sujet, elle continue de nous étonner par la fraîcheur de ses réflexions et la précision tranchante de sa langue.

Le *chado* – littéralement la voie du thé – ou le *cha-no-yu* – terme qui désigne d'ordinaire la « cérémonie du thé » – reste entouré d'une aura de mystère aux yeux du plus grand nombre. Pourtant, le principe en est simple : un petit nombre d'amis se réunissent et passent quelques heures à partager un repas et à boire du thé, goûtant ainsi un bref instant de répit au milieu d'une vie quotidienne trépidante. Les invités, après avoir traversé un petit jardin composé d'arbres et de buissons, pénètrent dans l'espace paisible et intime de la chambre de thé, abrité de toute lumière vive. Dans l'alcôve d'honneur, un rouleau est suspendu, qu'orne le plus souvent une parole zen calligraphiée. Quelques fleurs sont sobrement disposées dans un vase. Hôte et convives se rassemblent au sein de cette atmosphère sereine, évoquant celle d'une hutte isolée, et tout en accomplissant les activités les plus ordinaires de la vie quotidienne, communient les uns avec les autres, mais aussi avec chaque détail de leur environnement, sur un mode direct et immédiat, dans la saveur de l'instant.

Usant de l'anglais afin de transmettre aux Occidentaux l'esprit et l'atmosphère mêmes du *cha-no-yu*, Okakura rédigea *Le Livre du thé* en 1906, à une époque où ses compatriotes semblaient animés d'une volonté contraire, à savoir occidentaliser le moindre aspect de la vie japonaise. Son livre parut précisément au moment historique où le Japon, suscitant l'étonnement du monde entier, triomphait de la Russie, grâce à une puissance navale développée miraculeusement en l'espace de quelques décennies de recherches ferventes.

Trente-deux ans plus tard, le *cha-no-yu* fut confronté à l'une de ses plus redoutables épreuves – une décision prise par le gouvernement de Meiji en vue de le classer parmi les « arts de représentation ». Heureusement, grâce aux demandes répétées de Gengensai, mon ancêtre de quatre générations, la voie du thé échappa de justesse à cette estampille officielle. Elle est considérée depuis comme un mode de vie à part entière.

Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'Okakura et Gengensai ont fait montre du même courage et du même discernement. Et c'est par le truchement de telles vertus qu'Okakura s'est opposé à l'abandon de la culture nipponne traditionnelle. A ses yeux, le *cha-no-yu* constituait un fait de civilisation que le Japon, parallèlement à sa puissance militaire et à son progrès industriel fulgurant, devait préserver et défendre avec acharnement, en raison de sa valeur humaine intrinsèque.

Au vrai, Okakura n'était pas le candidat le mieux qualifié pour présenter la voie du thé à l'Occident. Bien qu'il ait effectivement étudié le *cha-no-yu* dans sa jeunesse, la maison qu'il se fit construire au Japon ne témoigne guère d'une pratique quotidienne de cet art.

Qui plus est, son ton à la fois ironique et passionné, que dissimule à peine l'élégance du style, s'alimente à un feu et à un humour qui ne cadrent point d'ordinaire avec l'esprit censé régner au sein de la chambre de thé.

Avec la lucidité qui le caractérise, Okakura confesse : « (...) sans doute trahissé-je, en m'exprimant de façon si

franche, ma propre ignorance du culte du thé. » Bien qu'il ne se préoccupât guère d'apologie, comme on le voit, notre homme se sentait pourtant investi d'une mission. Certes, il existait déjà d'autres livres en anglais sur le *cha-no-yu*, mais le propos d'Okakura était fort différent. Écrivant à une époque où le Japon connaissait ses premiers succès en s'appuyant sur des méthodes militaires occidentales, il souhaitait se faire l'interprète de la civilisation nippone aux yeux de l'Occident. Mieux, au-delà du *cha-no-yu*, il entendait remonter le vaste courant de culture asiatique qui prend sa source en Inde et cerner sa contribution potentielle à l'ensemble de la civilisation humaine. Singulièrement, son refus, qu'il fût volontaire ou inconscient, de se poser en maître de la voie du thé en a fait l'un de ses défenseurs les plus efficaces.

Trois éléments de l'éducation d'Okakura ont joué, me semble-t-il, un rôle important dans l'élaboration du *Livre du thé*. Il convient d'abord d'évoquer, par le biais de ses études, sa rencontre avec l'Occident. Okakura naquit en 1862, au moment où le Japon émergeait de deux siècles d'isolement. Le commodore Perry avait ouvert la baie de Tôkyô aux navires étrangers en 1860, et c'est dans le port voisin de Yokohama qu'Okakura vit le jour.

Son père, un samouraï de haut rang élevé au sein de son clan, avait quitté Fukui pour rejoindre cette ville portuaire dont l'activité se développait depuis quelque temps. Naguère simple village de pêcheurs, Yokohama était devenu un grand centre de commerce. Les magasins Okakura, qui faisaient le négoce de la soie produite à Fukui, prospéraient grâce aux nombreux clients venus de l'étranger. Ce fut dans ce milieu que le jeune Okakura s'initia à l'anglais, et sans doute aussi à un ensemble de bonnes manières – lesquelles lui permirent plus tard d'évoluer avec la plus grande aisance dans la bonne société de Boston.

Le Livre du thé témoigne amplement du génie linguistique d'Okakura. Son style dénote une telle liberté d'expression que l'on pourrait croire le livre écrit par un

Anglais de souche. Précisons toutefois que les Japonais d'alors entendaient assimiler pleinement la culture occidentale. Ainsi, Okakura figurait au nombre des étudiants de l'université de Tôkyô dès sa fondation en 1877. Dans cette institution entièrement dédiée aux études occidentales, les cours étaient donnés en anglais par des professeurs étrangers. Déjà, la maîtrise d'Okakura dans cette langue semblait des mieux assurées, puisqu'il servait souvent d'interprète aux enseignants.

La vision synthétique d'Okakura, brassant maintes époques et cultures – sa description, par exemple, des « pulsions émotionnelles » régissant les différentes méthodes chinoises de préparation du thé : classique, romantique et naturaliste –, s'enracine, me semble-t-il, dans sa compréhension intime de la pensée occidentale. Le plus souvent, l'ampleur de cette vision – qui transcende largement le cadre à l'intérieur duquel les arts traditionnels sont d'ordinaire analysés – permet d'ouvrir de nouvelles perspectives quant aux fondements mêmes de la culture japonaise.

L'étude des classiques chinois constitue sans nul doute le deuxième point saillant de sa première éducation. Bien qu'il eût entamé la pratique de l'anglais à l'âge de neuf ans sous la tutelle de professeurs étrangers, Okakura ne gardait pas les yeux tournés vers le seul Occident. Ce fut, dit-on, son incapacité à lire les caractères japonais qui le poussa à entreprendre l'étude des classiques chinois. La perte de sa mère – alors qu'il n'avait que huit ans –, perte qui devait l'affecter tout au long de sa vie, ne fut sans doute pas non plus étrangère à ses studieuses résolutions. Quand son père se remaria, l'enfant fut envoyé dans un temple bouddhiste, où il passa sept années. Parallèlement à ses cours d'anglais, il put approfondir les classiques chinois sous l'égide du prêtre résident. Ce fut sans doute au cours de cette période que l'intérêt d'Okakura pour la culture religieuse de l'Orient commença à se développer, jusqu'à culminer dans sa vision du *cha-no-yu* en tant que discipline spirituelle. Notons à ce propos que, à l'instar du style dont il use en anglais, la noblesse de ton de ses écrits japonais reflète clairement son étude des classiques.

Le troisième élément marquant de l'éducation d'Okakura est, à l'évidence, son goût prononcé pour l'art. Il commença à étudier la peinture japonaise à l'âge de quatorze ans, et à peu près à la même époque, participa à des séances de lecture et de composition de poèmes chinois.

Ces divers aspects de sa personnalité se retrouvent certes dans *Le Livre du thé*, mais – et nous devons le reconnaître – ce fut sa rencontre avec l'érudit américain Ernest Fenollosa qui mit tous ces éléments en synergie. Personnage fort estimé au Japon pour sa contribution à la préservation de l'art nippon – à une époque où celui-ci n'était guère apprécié dans son pays d'origine –, Fenollosa avait rejoint la faculté de l'université de Tôkyô en 1878. Alors âgé de vingt-six ans, il y enseignait la philosophie, et Okakura était l'un de ses étudiants.

A Tôkyô, le goût de Fenollosa pour l'art et l'architecture japonais ne cessa de s'affiner. Accompagné d'Okakura, qui lui servait d'interprète et lui traduisait les anciens textes, il se mit à courir les boutiques et les galeries d'antiquités, collectionnant les œuvres les plus marquantes et étudiant toute la littérature relative à l'esthétique nipponne. Ainsi préparé, Fenollosa entreprit de donner une série de conférences sur l'art japonais, toujours assisté d'Okakura. Même lorsque ce dernier eut achevé ses études, les deux hommes restèrent étroitement associés. Ainsi, ils pressèrent le gouvernement de prendre plusieurs mesures visant à préserver le patrimoine artistique du pays, et lorsqu'une commission fut formée, tous deux furent engagés afin de recenser et d'inspecter les trésors des temples bouddhistes et des sanctuaires shintô.

Ce fut donc sous la tutelle de Fenollosa qu'Okakura commença à explorer les richesses de l'archipel – entreprise qu'il devait poursuivre sa vie durant. Il avait entre vingt et vingt-cinq ans quand il supervisa, en compagnie de Fenollosa, les travaux des moines du temple Horyûji, à Nara, auxquels avait été confiée la charge de rouvrir un sanctuaire fermé. Celui-ci abritait une importante statue bouddhique, soustraite aux yeux du monde depuis deux

siècles. La restauration des peintures murales de ce même temple fut du reste l'une des dernières tâches de sa vie.

Grâce au concours de Fenollosa, Okakura se lia d'amitié avec quelques Américains, appelés à jouer plus tard un grand rôle dans sa vie à Boston. Citons tout particulièrement William Sturgis Bigelow, dont l'exceptionnelle collection devait ultérieurement constituer le fonds asiatique du musée des Beaux-Arts de Boston, et Mme Isabella Stewart Gardner, qui logeait dans un pavillon de la banlieue de Boston, à Brookline, où Okakura donna sa première lecture du *Livre du thé*.

En dépit de sa prédilection pour le passé le plus lointain, l'intérêt qu'éprouvait Okakura vis-à-vis de l'art n'était pas celui d'un antiquaire. Il se passionnait avant tout pour « l'art vivant », quelle qu'en fût la période. De cet art il chercha les traces en Chine et en Inde, pays où il perçut « l'unité de l'Asie », et où il comprit que les différentes cultures de ce continent s'enracinaient dans un seul terreau. Dans le même temps, il découvrait les mille et un trésors du Japon, véritable « musée de la civilisation asiatique », dont les merveilles provenaient de toutes les époques de l'histoire.

Après avoir obtenu son doctorat, Okakura occupa divers postes de fonctionnaire liés au domaine artistique. Il fut chargé de fonder une école nationale d'art, puis nommé conservateur du Musée impérial. Dans ses différentes fonctions, il ne manqua jamais d'accorder un soutien actif aux jeunes artistes.

Okakura dut pourtant démissionner de l'administration à l'âge de trente-six ans, à cause, dit-on, d'un écart de conduite. Il fonda alors une école d'art privée destinée aux jeunes étudiants, mais comme la vitalité de cette école déclinait, il quitta le Japon pour se rendre en Inde puis, en 1904, aux Etats-Unis. Là, il accepta un poste de conseiller aux départements chinois et japonais du musée des Beaux-Arts de Boston. Dès lors, il ne cessa de travailler en collaboration avec ce musée, ce qui l'amena à se rendre fréquemment en Europe, en Chine, en Inde et au Japon.

C'est, semble-t-il, durant une période de vacances dans son pays natal, en 1905, qu'Okakura commença à former le projet du *Livre du thé*, et à rassembler des matériaux à cette fin. Bien qu'il fût un familier des pratiques du *cha-no-yu* et de l'atmosphère de la chambre de thé, son objectif n'était point d'étudier la voie dans ses aspects concrets, mais plutôt d'en dégager les valeurs et les idéaux traditionnels, si méconnus par l'Occident. Ainsi, il espérait transmettre l'esprit du *cha-no-yu* comme la cristallisation même de la vie culturelle propre à l'Extrême-Orient. De même que le Japon apparaissait comme le dépositaire des coutumes du continent asiatique, la voie du thé pouvait être légitimement perçue comme la synthèse vivante de tous ses arts traditionnels.

Parmi les nombreux éléments qui contribuèrent à ciselier la vision éclairante du *Livre du thé*, sans doute l'art a-t-il agi comme un catalyseur. En choisissant le symbole du thé pour expliquer la conception asiatique de l'art, Okakura a probablement suivi les traces des grands maîtres du passé. Après le déclin de la maison impériale pendant la période du Moyen Âge, ce sont les maîtres de thé, affirme-t-il, qui s'employèrent à préserver les anciens trésors en les classant et en les archivant.

Toutefois, l'expérience occidentale d'Okakura donna à sa manière de voir une ampleur qui dépassait largement les limites propres à telle ou telle école de thé. Son plaidoyer pour l'esthétique put ainsi éviter les écueils de l'élitisme. Dans un passage combien marquant, qui éclaire d'un jour nouveau la pratique du *cha-no-yu*, Okakura soutient que la voie du thé représente « le véritable esprit démocratique de l'Extrême-Orient en ce qu'elle fait de chacun de ses adeptes un aristocrate du goût ». Au fond, il percevait cette voie comme une forme de culture spirituelle, une discipline capable de se métamorphoser en « art de la vie ». Un tel art implique une compréhension aiguë des objets les plus ordinaires de l'existence quotidienne – et la « géométrie éthique » qui le fonde nous rappelle continûment la place que nous occupons dans la trame infinie de l'univers.

Jamais, à dire vrai, nous n'avons eu autant besoin d'une telle compréhension.

Si elle repose sur sa profonde maîtrise du chinois, la vision d'Okakura s'enracine également dans les valeurs religieuses du bouddhisme, du taoïsme et du confucianisme. Dans cette perspective, l'art se dresse contre le mensonge, l'attachement et l'égoïsme. Okakura l'affirme clairement : « Si nous ne pardonnons jamais à autrui, c'est parce que nous nous savons fautifs. Nous chérissons notre ego par crainte de dire la vérité aux autres. Nous nous réfugions dans l'orgueil par peur de nous révéler notre propre vérité. » C'est en nourrissant sa sensibilité morale et esthétique que l'être humain peut approcher au sein même de son existence le vrai et l'authentique – et la voie du thé nous ouvre à pareille perception.

Cherchant une expression capable de restituer cette dimension spécifique, Okakura parle de « théïsme » ou de « culte du thé ». Mais aucun de ces deux termes ne s'est révélé suffisamment adéquat pour passer dans l'usage courant. S'ils marquent en effet la dimension religieuse de la voie du thé, ils placent encore celle-ci dans une perspective occidentale. Le *cha-no-yu*, comme l'explique Okakura, reste scellé dans une pratique concrète, dans une saisie vivante de la beauté dévolue aux choses ordinaires. En des temps où chacun s'efforçait d'élever d'imposants et durables monuments à la grandeur humaine, Okakura, lui, résista à la course effrénée de son époque vers l'industrialisme et le militarisme. Avec courage et imagination, il composa un petit ouvrage incarnant l'esprit de la cérémonie du thé. Et cet ouvrage continue aujourd'hui encore de distiller sa pure fraîcheur et de nous remémorer notre humanité.

Le Livre du thé reste un essai d'une valeur exceptionnelle, non seulement pour ce qu'il révèle du Japon tel que le percevaient les Américains au tournant du siècle, mais parce qu'il nous rappelle que la beauté des fleurs est – à tout le moins – aussi essentielle à l'existence humaine que les plus récentes inventions du confort moderne. Par là, il

constitue un classique au plein sens du terme, dans la mesure où il s'enracine fermement dans son propre milieu tout en transcendant son époque.

Le livre s'achève sur une superbe évocation de la mort de Sen Rikyû, le maître qui porta le *cha-no-yu* à son apogée – et auquel je suis fier de succéder quinze générations plus tard. La mort, souligne Okakura, ne saurait être rejetée comme une simple négation de la vie : « Seul celui qui vécut avec la beauté mourra dans la beauté. » Certes, voilà quatre cents ans que Rikyû est mort – mais que nous contemplions l'évolution de la voie du thé à travers l'histoire, ou qu'au contraire nous nous projetions dans le siècle qui s'annonce, il convient, encore et toujours, de nous tourner vers *Le Livre du thé*.

SEN SOSHITSU XV
Kyôto, octobre 1989



